

Entretien avec Serge Lutens



On ne peut morceler l'œuvre de Serge Lutens. Dans ses photographies, ses parfums, ses maquillages(1), les mêmes thèmes font jointure et l'artifice reprend sa vertu étymologique : art, pratique consommée et patiente aux ciselures d'orfèvre. Fards et parfums, formes et femmes, dont il n'a pas la clé. Car comprendre serait compresser.

Or, il n'écrase rien : aucune lourdeur dans l'image, dans l'odeur. Ses parfums (2) sont à la fois denses et aériens, jouent de la lumière et de l'opacité : lumière laiteuse que l'on retrouve dans les noms d'Iris Silver Mist, d'Un Bois Sépia, dans l'incantatoire et l'ineffable de sa photographie, magie et "sans question" d'une Rose de Nuit.

Halo et sublimation d'une note centrale : la femme, comme le parfum "se pare". A la Garbo, par la bouche étirant l'ombre. Femme anti-cri, théâtralisée par ces masques à "l'extrême-antique", qui la gardent, ambiguë et tragique, même nue. Pur mystère de la poésie et de la mort, de la mort poétesse.

Sans expressionnisme donc, mis hors temps, mais hors mode, Serge Lutens procède par petites touches d'un mouvement toujours suspendu. Nul hasard s'il s'est épris de Simonetta Vespucci aux courbes de nacre et morte à 23 ans d'un mal de lune : silver mist..

Anne Weyder

P.A.V. - Serge Lutens, vos créations sont à la fois très simples et très complexes : de la gradation des couleurs de Féminité du Bois à votre œuvre olfactive, on retrouve ces mêmes jeux de nuances à partir d'une note dominante, aisément identifiable. Or, ce qui l'est moins, c'est cette sorte de sublimation de la note centrale (une façon particulière de mettre en valeur cette note), cette détermination au sens linguistique du terme également, car elle est dans les noms : Féminité, mais du Bois Bois, mais de Violette Rose, mais de Nuit.

Serge Lutens - Si vous voulez, moi je suis l'auteur. Donc en définitive je ne peux pas vraiment regarder ce que je fais. Je suis dans la création, j'y suis mêlé et le regard des autres est très important pour moi. En fait dans mes parfums il y a un déséquilibre par rapport aux parfums qui existent actuellement sur le marché, c'est à dire qu'il y a admettons 60% d'iris dans Iris Silver Mist : ça c'est très rare, ça ne se fait plus. La parfumerie, ce sont des découpages de petits morceaux de parfums qui donnent une odeur. Et là c'est autre chose : on retrouve une identité. Donc il y a

cette note dominante et également c'est vrai qu'il y a toute cette note secrète, très étrange, intermédiaire, que l'on n'arrive pas du tout à déterminer. Et moi non plus d'ailleurs... Je ne peux pas vous donner de clé. Pour l'iris par exemple, j'ai tenu à ce qu'il y ait un côté léger, aérien, délicat. Je voulais aussi que le rhizome soit légèrement boisé, qu'il y ait un léger goût de noisette aussi (je tenais à ce petit goût de noisette... Très étrange de déterminer un goût de noisette vous savez dans la parfumerie !). Ce sont des intuitions, ce sont des sensations, et qui sont vécues très très différemment selon les mots : c'est à dire que vous pouvez donner un mot et ce mot va être interprété dix millions de fois différemment selon dix millions de personnes différentes. Et dans un parfum, il faut s'accrocher, il y a des petits repères... C'est très difficile à vrai dire, d'expliquer comment je fais mes parfums.

P.A.V. - Dans une interview pour le magazine Cosmétique News, vous avez dit essayer d'éviter "la poésie de la parfumerie"... Qu'entendez-vous par "poésie de la parfumerie" ?

Serge Lutens - Cette fausse poésie, toute cette "poésie" de bric à brac, c'est à dire la poésie des parfumeries justement ! Le parfum est une très grande poésie parce qu'évidemment c'est un espace de rêve énorme, et c'est toute notre histoire, c'est tout un passé, c'est quelque chose de colossal... Quand j'ouvre les livres et qu'on me raconte des histoires sur le parfum, sur l'Orient, sur l'Islam, sur la vie, sur ce qui s'est pratiqué, sur la Chine, c'est fascinant : c'est la grande poésie. Il est mêlé à l'histoire. Tous les parfums sont mêlés à l'histoire de Gengis Khan aux pharaons, à la Grèce antique. Et chaque fois je découvre des univers extraordinaires. Et l'on se retrouve devant des magasins où il y a des parfums en quantité, mêlés, qui n'ont plus du tout d'histoire... simplement des histoires publicitaires, c'est à dire que ce sont des histoires de marketing, qui déterminent des cibles socioculturelles :

“Devenez cette femme-là”, “Devenez cet homme-là”, “Soyez cet homme-là”... Tout cela ne m'intéresse pas du tout : d'abord parce que je ne crois pas du tout au système de la transformation. C'est davantage la façon de porter que ce que l'on porte qui compte en réalité, les vêtements compris, les bijoux compris... Il y a des choses inexplicables. Et la parfumerie appartient toujours pour moi au monde du mystère du luxe et du très grand rêve. Et en fait qu'est ce que c'est que le parfum ? C'est avant tout la mémoire, c'est l'imaginaire, c'est ce dont on se souvient. Ça peut être évidemment à travers un parfum du passé qu'on a senti chez sa grand-mère... ça c'est déjà une mémoire. Mais ça peut être aussi une mémoire beaucoup plus directe : d'une fleur dans un jardin, d'un héliotrope, d'un œillet poivré, d'un souvenir, d'un mouchoir, d'une boîte de poudre qui est restée très longtemps dans un placard, qui sent la rose.

Il y a des odeurs... des odeurs de papier, des odeurs de fleurs séchées, des odeurs de tiroirs, des odeurs de tiroirs (des tiroirs qui ont porté des médicaments ont par exemple une odeur absolument extraordinaire, qui finit par se mélanger au bois et qui est très mêlé à notre douceur d'enfant d'être malade...

Et pourtant ces médicaments, étrangement, la plupart du temps, ne sentent rien parce qu'ils sont dans des boîtes fermées, en plastique, en gélules, et néanmoins au bout d'un certain temps le tiroir sent les médicaments. Alors il y a des miracles là...)

P.A.V. - C'est un point de vue très proustien que vous avez là...



Serge Lutens - Ah oui, je suis toujours dans la recherche, la recherche du parfum perdu, la recherche du parfum de Madame de Guermantes... simplement une légère nuée que laissent un taffetas, un rideau, un bruit, un tissu, un parfum... Ce sont des émotions.

Parce que pour finir, on ne ramasse que des émotions et l'on se construit soi-même par petites touches, comme ça... On essaie de trouver ses propres repères : avec le parfum, avec le tissu, avec la couleur, avec des atmosphères... C'est difficile d'expliquer tout ça.

P.A.V. - A propos de la relation image-parfum-mémoire, lorsque vous créez un parfum y a-t-il quête d'une odeur ?

Avez-vous une odeur bien particulière en tête ?

Serge Lutens - Oui, mon thème est très clair. Si c'est iris, c'est iris.

Et puis ça part toujours d'une histoire que je connais un petit peu : par exemple, l'histoire de l'iris, c'est l'histoire de Simonetta Vespucci.

Simonetta Vespucci était le modèle qui a posé pour Botticelli et qui a fait le Printemps et La Vénus dans son fameux coquillage. Elle a posé aussi pour Michel-Ange et c'était une jeune fille ravissante, qui avait 18 ans, qui était d'une beauté... en même temps poétesse, intelligente, brillante. Les deux frères Médicis étaient fous d'elle à Florence et cette jeune fille se parfumait à l'iris.

Donc pour moi ça déclenche toute une espèce de faste, d'image romantique du personnage. Et en plus cette jeune fille est morte à 23 ans parce qu'à l'époque on ne se faisait pas décolorer les cheveux à la lumière du soleil mais à la lumière de la lune et elle est morte d'un mal de poitrine. Tout est romancé chez moi : ça veut dire que tout est un prétexte.

L'iris commence en Florence, Simonetta Vespucci vit à Florence, elle est le modèle de Botticelli, elle est le modèle de Michel-Ange, toute l'histoire grandit et ce parfum se construit autour de cette légende, autour de cette image. Et puis après j'apprends que Visconti aussi se parfumait à l'iris...

Donc tout cela donne un corps à ce parfum qui devient quelque part suggéré (quand je dis par exemple Iris Silver Mist : pourquoi ce nom anglais ? C'est aussi un hommage aux sublimes Rolls Royce très anciennes, comme Silver Shadow ou Phantom 1, Phantom 2...), enfin toutes ses images fugitives que j'ai pu récupérer parce qu'en fait je suis comme un vieux roman, je suis les pages du milieu...

P.A.V. - Les parfums des Salons du Palais Royal peuvent être portés aussi bien par des hommes que par des femmes. Il y a donc une sorte d'androgynie de ces parfums.

Serge Lutens - Après la guerre, le marketing moderne a déterminé des cibles : on a réinventé l'homme comme s'il n'avait jamais existé d'ailleurs, et on a réinventé la femme comme si elle non plus n'avait jamais existé. C'est à dire qu'on en a fait des stéréotypes pour faciliter la distribution et la communication marketing de ces nouveaux types de personne : les hommes et les femmes.

Et en définitive il faut bien savoir qu'aux XVIIIe-XIXe siècle et toujours bien avant, il n'y a eu aucune espèce de séparation entre le parfum féminin et le parfum masculin. Ça n'existait pas ! Les hommes s'inondaient par exemple d'eaux à l'œillet, extrêmement splendides, des œillets poivrés, du musc, de l'ambre... Et juste après la guerre, on a commencé à fabriquer une parfumerie stéréotypique, un peu grimaçante.

Et au fond le parfum, c'est ce que vous aimez. Si vous aimez le bois, ce parfum va être féminin sur vous, si vous aimez l'iris, ce parfum va être féminin ou masculin.

C'est la façon de porter qui compte. Et puis ça dépend aussi du degré dans lequel on met le parfum : est-ce qu'on a envie d'être très parfumé ou très très peu parfumé ? Ou simplement on se dit : “C'est drôle : il a une odeur très spéciale” mais on ne sait pas ce que c'est... C'est agréable, mais on ne sait pas ce que c'est exactement : ça j'aime assez. Je n'aime pas ces odeurs disons décapatoires, genre salle de bains masculine Je déteste cela,

comme me gêne toute une gamme de produits féminins ostentatoires. J'aime bien qu'il y ait un mystère dans un parfum. Et l'odeur est déjà un mystère et la façon de le porter va le rendre encore plus mystérieux évidemment. Une femme le rendra plus extraordinaire, cela dépendra du personnage, de la façon dont elle va l'habiter, ce produit... On peut être extrêmement élégante avec un simple trench-coat et deux gouttes de parfum et extrêmement tarte avec une robe du soir perlée et un litre de...

P.A.V. - Que vous ont apporté des cultures différentes comme le Japon, l'Afrique du Nord ? Et vous même qu'avez-vous transmis de la nôtre à ces pays ?

Serge Lutens - Tout cela est un grand croisement. Je suis né dans le nord de la France, donc c'était une culture froide, brumeuse, où je n'ai pas repéré d'odeur, où je n'ai pas cru en tout cas les repérer.

Et puis bien plus tard, en 1968, je suis allé au Maroc, que je n'ai plus quitté d'ailleurs : c'est-à-dire que j'ai eu un coup de foudre total pour ce pays ; et c'est là que j'ai appris le parfum, c'est là que j'ai appris vraiment l'odeur, c'est là où je suis rentré totalement dans cet univers. Et j'ai toujours pensé que je ferai un parfum au cèdre (*Féminité du Bois*), j'ai toujours pensé que je ferais un parfum à l'ambre (*Ambre Sultan*), j'ai toujours su que je ferai un parfum à la rose (*Rose de Nuit*). Mais ça a mis du temps, j'ai mis plus de vingt ans pour concrétiser toutes ces images en parfum.

Et ces cultures se sont un petit peu mêlées ; on ne peut pas dire d'ailleurs que je puisse les séparer : le sens de la perfection, de la politesse, du raffinement, ainsi qu'un immense sens de l'efficacité, c'est à dire un très grand système qu'on met autour de vous, ce sont des choses que j'ai apprises au Japon.

Et puis il y a toute une chose qui fait partie de ma nature, c'est la France : c'est le côté du plaisir, d'être ensemble, de l'esprit... Il y a de l'esprit en France, il y a des vrais fous rires, des vrais clins d'œil, un vrai esprit, une vraie com-

munication. Il y a une véritable invention, permanente : c'est l'esprit et le chic. Et le Maroc, c'est... les sens purs, ça reste quelque chose de pur : se promener dans les souks, sentir les odeurs, sentir les épices sentir ces mouvements de foule qui se mélangent au cuir des tanneurs, qui se mélangent aux fleurs d'oranger, qui se remélangent à d'autres odeurs...

Il y a des flots d'odeurs qui sont en permanence, qui vous envahissent. Et vous savez, la parfumerie n'est pas un métier comme on pourrait le croire de personnes délicates : les personnes délicates ne pourraient pas faire des parfums ; il faut pouvoir aimer les odeurs fortes, et si l'on n'aime que les odeurs délicates ça veut dire qu'on n'aime pas le parfum. C'est vrai que si on hésite, si on refuse, si on crée des barrières entre le bon et le pas bon dans ce domaine, c'est limitateur.

P.A.V. - Comme Mahomet, vous aimez donc trois choses : les femmes, les parfums et la prière...

Serge Lutens - Et c'est vrai d'ailleurs...

P.A.V. - La femme, la mort, la parure (notions que je pressens convergentes quand je regarde les photos que vous faites) : on sent une fascination pour l'image féminine à travers la façon dont vous la mettez en scène...

Serge Lutens - Il n'y a pas de conscience de l'image chez moi. Quand je fais quelque chose, c'est après que je m'aperçois peut-être que j'ai fait ça. C'est vrai qu'il y a des valeurs complètement perpétuelles, qui sont cette femme blanche... ça c'est évidemment pour moi la beauté, elle est la beauté... elle se représente comme une forme déterminée, je ne sais pas la représenter autrement. Ce n'est pas un choix. Je ne sais représenter la femme que de cette façon là. Et les parfums sont peut être ma chance parce que d'un seul coup c'est plus concret, on peut y accéder. Alors que ma femme est inaccessible totalement, elle n'est pas touchable, elle est ailleurs... Le parfum lui-même fait

un joint si vous voulez. Mon personnage féminin, c'est Maria Casares dans Orphée aux Enfers, c'est un personnage absolu.... Je ne sais pas en parler à vrai dire.

P.A.V. - Votre œuvre en général tient du symbolisme pour l'art du mystère, l'habillage de l'abstraction, ce dandysme très baudelairien au sens d'une quête esthétique hors mode ; mais en même temps d'un certain baroque: multiplicité des formes et des ornements des Salons du Palais Royal (3) (j'ai lu que vous disiez à ce sujet : "Je voulais tout y mettre, tout."). Et cette recherche de la courbe, de l'arabesque (sinuosité des formes féminines sur fond d'arborescence)...

Serge Lutens - Le monde baudelairien, c'est évidemment très clair. Il y a d'ailleurs un écrit qui s'appelle *Écrits sur l'Art* (4) où Baudelaire parle du maquillage et des femmes. Il y a particulièrement une toute petite poésie sur les femmes et sur les fards, et c'est magnifique. C'est à dire qu'il parle du maquillage comme une chose qui ne doit pas se cacher, ni se montrer avec affectation ; il parle de la façon de se poudrer à la poudre de riz, de l'épaisseur des fards, enfin quarante lignes à tomber ! On a l'impression que je maquille pour ce texte, que j'ai créé ces images pour ce texte : c'est extrêmement ça.

Propos recueillis par
Anne Weyder

(1) A lire :

l'Esprit Serge Lutens, éditions Assouline, Paris, 1992

Catalogue Shiseido Parfum : La Haute Parfumerie Shiseido par les Salons du Palais Royal

(2) *Féminité du Bois* et ses variations *Bois et Musc, Bois Oriental, Bois et Fruits, Bois de Violette, Ambre Sultan, Rose de Nuit, Iris Silver Mist, Un Bois Sépia*

(3) 25, rue de Valois, Paris 1er

(4) cf "Éloge du maquillage" pp. 714-718 des *Oeuvres complètes*, Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", Paris 1976.

